

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Ça parle au diable!

René Lapierre

Volume 22, numéro 6 (132), novembre-décembre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29926ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lapierre, R. (1980). Compte rendu de [Ça parle au diable!] *Liberté*, 22(6), 63–64.

chroniques

Littérature québécoise

RENÉ LAPIERRE

Ça parle au diable !

Peu de livres, parmi ceux qui sont parus depuis quelque temps, me semblent mériter autant que *la Mort après la mort** — premier roman de Claude Bouchard — que l'on parle d'eux. Peu de livres cependant ont moins retenu que celui-là l'attention de la critique, qui décidément doit être bien fatiguée ces temps-ci... Avant que l'on puisse rappeler, d'un air sombre, que ce roman a été publié dans l'indifférence générale, je me hâte donc de rédiger ce billet, tout en espérant par ailleurs que d'ici sa publication, les journaux et les revues d'actualité feront leur boulot. D'autant plus que j'éprouve quelque embarras à faire l'éloge, dans les pages de *Liberté*, des livres de la collection « Prose entière », que dirige aux Quinze l'un d'entre nous. Mais tant pis.

La mort après la mort, publié au printemps de 1980, est en effet un fameux livre, dans tous les sens du mot fameux sauf le sens propre ; un roman qui pour une fois se lit comme un roman (ce n'est pas si facile, essayez voir), tout en abordant un sujet on ne peut plus chargé de drames faciles et de petites tristesses. Mais Bouchard évite cela ; le naturel, l'aisance du texte donnent à son roman l'apparence de la facilité, mais l'humour, la finesse du discours y ont (et dans tous les sens, à nouveau), de la gravité.

La mort après la mort raconte la descente aux enfers d'un homme qu'un massage « thérapeutique » a sauvé *in extremis* de la mort, mais qui, lui, *croit* être mort pour vrai. C'est donc sur ce qui se passe après cette mort première, élémentaire, si l'on veut, que s'ouvre le roman ; et peu à peu, au cours de cette plongée du regard — et du discours — vers son centre et vers sa fin, le livre de Bouchard révèle une richesse d'invention, une *efficacité* narrative proprement stupéfiantes. Les images et les tableaux se succèdent, devenant parfois fresques, et parfois ne révélant au contraire que les fragments, le détail : le texte circule ainsi sans cesse, à un rythme soutenu, de « bas » en « haut », de l'immense au minuscule, de l'anodin au tragique. Il habite et parcourt dans tous les sens un imaginaire — comment dire : somptueux ? mystifiant ? imprévisible ? — un peu tout cela, sans doute, mais surtout *animé*, dans tous ses éléments, de cette cohérence profonde qui signale habituellement les grandes œuvres. *La mort après la mort* maîtrise à la perfection, il me semble, son système de significations, à tel point qu'il peut se permettre à l'occasion de le contredire et de l'éprouver, tenter de résister parfois — comme le fait Léo, le narrateur — à ce qui est devenu sa propre, globale vérité : l'évidence de la mort, d'abord, et à travers elle, une autre évidence, plus forte — l'absence absolue de l'évidence, le caractère inépuisable de ce qui lui (nous) échappe. *La mort après la mort* nous propose bel et bien, dans l'ambivalence et le soupçon, une réalité autre, un « au-delà » tout à fait capable pourtant de concurrencer notre « réel », sinon de le relayer, et de prolonger derrière le pensé (le pensable) ordinaire de l'existence (ce que parfois l'on appelle la vie) la perspective du *sens*.

Il s'agit peut-être là, en définitive, du meilleur roman qui ait été publié au Québec depuis l'époque fastueuse de *Prochain épisode*, de *l'Avalée des avalés* et de *l'Océantume*. J'exagère ? Peut-être. Mais je me dis que personne, heureusement, ne va me croire sur parole.

* Claude Bouchard, *la Mort après la mort*, roman, Éditions Quinze, Coll. « Prose entière », Montréal, 1980, 222p.